

PREDICATION

Nous sommes confrontés ce jour à l'un des textes les plus difficiles à comprendre et à harmoniser avec la totalité de l'évangile de Matthieu et nos représentations contemporaines de la foi. Nous espérons trouver dans la religion et auprès de Dieu des chemins qui conduisent à la paix et à l'amour universel. Et Jésus nous parle de glaive...

Chers amis.

Le texte de l'Évangile de Matthieu que nous venons de lire déconstruit de belles représentations que nous souhaitons transmettre lors de nos prédications et des discours apologétiques sur le christianisme en général et le protestantisme en particulier. Nous voulons porter un discours de paix, de tolérance, d'amour fraternel universel même si nous nous trouvons confrontés à une réalité moins irénique. En effet, la tentation est grande de penser, voire de timidement prétendre que si l'ensemble de la population se tournait vers Dieu ou vers le Christ, la paix pourrait s'imposer sur la terre. Doux rêve, nous rappelle avec une douloureuse lucidité le premier évangéliste.

Le christianisme dans son ensemble se veut une religion de la paix et de la fraternité universelle. Il a établi un regard nouveau sur les relations entre Dieu et l'humanité, en s'affranchissant des appartenances ethniques et nationales tout comme celles liées aux questions de sexes, en instaurant une relation directe entre la divinité et la personne humaine. Ainsi, comme le rappelle l'apôtre Paul : « il n'y a plus ni homme ni femme, ni juif ni grec... » pour autant, au-delà des discours théoriques, les réalités humaines persistent à s'imposer.

Il est vrai que le monothéisme peut avoir des tendances autoritaires et absolutistes. En effet, dans la mesure où Dieu est unique, il est aisé de franchir le pas qui consiste à ne percevoir qu'une seule manière de lui obéir et de le servir. Le polythéisme, potentiellement, pourrait ouvrir à davantage de tolérance dans la mesure où les dieux connaissent des divergences et expriment des attentes multiples : ainsi l'homme, plus proche de telle ou telle divinité, peut exprimer sa foi de manière à favoriser une fidélité sans pour autant totalement s'éloigner d'une autre. Ainsi, le Panthéon céleste autorise la pluralité terrestre. Ce schéma de pensée reste théorique dans la mesure où les polythéismes n'ont pas non plus été très pacifiques à travers l'histoire. Le monothéisme a eu pour grande vertu de permettre la compréhension et l'étude de notre univers dans la mesure où la recherche n'atteint pas à l'autorité et à la dignité d'un dieu.

Il n'en reste pas moins que le message de la félicité universelle est bien malmené par ces quelques paroles attribuées à Jésus dans l'Évangile de Matthieu. Nous aimerions tant que notre foi soit la solution à nos problèmes alors que d'autres religions laissent exprimer des discours d'exclusion et de haine. Nous rêverions avec bonheur d'un monde dans lequel le protestantisme serait le chemin de la sagesse, de l'intelligence, de la beauté et de la paix. Si nous voulons être fidèles aux Écritures, il nous faut bien accepter que Jésus aussi apporte le glaive sur la terre. Que nous reste-t-il alors comme espérance ?

Sommes-nous condamnés à verser dans l'athéisme et dans le pari sur l'intelligence humaine ainsi que la bonté d'âme pour construire l'harmonie universelle à partir de la seule conscience ? Les tentatives d'un monde sans Dieu n'ont pas été plus heureuses à travers l'histoire que celles qui prônent l'acceptation d'une pensée théologique. Serions-nous sommés à accepter l'inacceptable, c'est-à-dire la perpétuelle violence ? Serait-elle partie intégrante de notre humanité ? « Quand il y a Dieu, il y a guerre » écrit Paul Flickinger sur l'un des tableaux qui ornent notre temple. Cette pensée actualise et interroge la péripécie que nous venons de lire dans l'Évangile du jour.

Bien entendu, cela vient en parfaite contradiction avec le passage nous avons lu dans la liturgie en texte de loi. Nous sommes parfaitement conscients que d'associer ces deux péripécies le même dimanche conduit à une dissonance cognitive. Il est impossible de mettre en relation ces deux textes extraits du même Évangile et de prétendre qu'ils s'harmonisent parfaitement. Comment gérer cette contradiction qui, de plus, ne porte pas sur un modeste détail ? Question complémentaire mais tout de même intéressante, qu'elle était l'intention des concepteurs de la liste des textes de lectures bibliques au moment de réaliser cette association ?

Certains commentateurs utiliseront le passage qui sépare *par le glaive* jusque *dans les familles* en affirmant qu'il est légitime de lutter contre le mal avec des moyens radicaux. Pour sauver son âme et même son corps dans une perspective d'éternité, il est admissible de détruire les forces maléfiques même si elles obligent à combattre les membres de sa propre parenté. Toutes les religions sont confrontées à ce problème puisque toutes, y compris le christianisme, contiennent dans leur corpus des passages qui légitiment la violence. Toutes les religions, y compris le christianisme, contiennent dans leur corpus des passages qui prônent la paix universelle. Sans nous cacher derrière les apparences et les faux-semblants, nous sommes invités à choisir parmi les récits religieux ceux que nous souhaitons privilégier. En ce sens, nous autres protestants avons un avantage : nous sommes déjà des hérétiques. L'hérétique est celui qui choisit ce qu'il veut croire, il est celui qui adhère à une école de pensée.

Les religions, et notre protestantisme n'y échappent pas, ont tendance à vouloir présenter une explication englobante du monde et proposer, parfois avec force insistance, un chemin unique pour parvenir à la félicité et au paradis. Ainsi elles définissent un itinéraire qu'elles présentent comme juste et saint et qui se définit par le terme d'orthodoxe. Face à cette construction intellectuelle qui cherche à résoudre les contradictions et les tensions internes en les niant ou en les présentant comme des arguties issues de cerveaux pervers, il existe la démarche présentée comme hérétique qui accepte de prendre des risques en termes d'interprétation et d'affirmer une pensée autonome et assumée.

Est-il possible de vivre cette approche comme étant satisfaisante ? La question se pose car elle a comme inconvénient de parcelliser la doctrine chrétienne et de la rendre peu lisible. En effet, si toutes les écoles théologiques expriment leurs réflexions sans se retrouver sur une confession de foi rigide, il est parfaitement possible de vivre un émiettement du christianisme. En revanche, dans la logique inverse, celle de l'unité à tout prix, le risque encouru est celui de l'éloignement du texte de référence au profit d'une construction politique de la religion au service d'idéaux qui peuvent être très éloignés de toute approche fidèle à la parole de Dieu. Le fidèle est confronté aux contradictions de Dieu lui-même. C'est également le prix à payer si nous voulons vouloir croire en un Dieu vivant.

La morte idole se satisfait aisément d'un discours lisse et harmonieux, sans faille ni aspérité car en étant mensonge, l'apparence et la soumission lui suffisent. Qu'est-ce qu'être mort, si ce n'est plus avoir à chercher à convaincre, à dire ou à faire ? En tout cas c'est ainsi que nous pouvons nous représenter une divinité ou un dieu défunt. Le Dieu vivant, en revanche, demeure confronté à la permanente évolution des situations et à la décevante quête toujours renouvelée de l'idéal. Cet idéal, à mesure que nous l'approchons s'ingénie à nous échapper perpétuellement.

Serions-nous condamnés, à l'image de Sisyphe de rouler indéfiniment toujours la même pierre qui au moment ultime réduit nos efforts à néant ? Il est vrai que le travail théologique est sans cesse remis en cause. Pour autant la question demeure, guerre ou paix...

Nous pourrions être tentés de lire la séparation entre les pères et les fils, les mères et les filles et les belles-mères et les belles-filles comme la nécessaire séparation entre les générations pour permettre l'évolution du monde et la progression de la pensée. Toutefois il reste le problème de la proposition conclusive : on aura pour ennemi les gens de sa maison. Cette terminologie laisse peu de place à une simple crise intergénérationnelle, même tendue. La notion d'ennemi est trop radicale pour se résumer à un conflit interprétatif.

Est-il légitime d'y déceler une simple expression de la triste fatalité de la condition humaine ? Pourquoi pas ? Dans une certaine mesure Jésus nous invite éventuellement à saisir le tragique de notre condition humaine qui veut que notre regard sur Dieu conduise à la violence dans la mesure où nous ne savons pas prendre du recul par rapport à nos propres convictions et représentations. Alors oui, il apporte le glaive sur la terre non pas parce qu'il aime le conflit mais tout simplement parce que nous ne savons pas vivre dans l'acceptation de la pluralité des convictions. Régulièrement, quand Jésus s'adresse à Dieu il parle de son père. Nous n'avons pas cette audace, nous parlons de Dieu. Or le mot Dieu signifie et représente l'indéfinissable, l'incompréhensible et même l'inconcevable. Parfois dans le but de se rattacher à ce que notre esprit ne peut même pas imaginer, nous sombros dans l'objectivable et dans la facilité. Alors Dieu se confond avec une morale simpliste et s'atteint dans un rituel immuable. Il est bien évident alors

que toutes les évolutions et transformations du monde se concluent par des affrontements terribles entre les tenants de la tradition et les adeptes du mouvement. Les trois monothéismes connaissent tous, dans la pluralité de leurs variantes, cette cruelle épreuve qui voit s'opposer les tenants des conservatismes et les militants ouverts aux opportunités nouvelles. L'issue de cette rupture au sein des cultes n'est pas connue, nul ne sait qui triomphera. L'histoire religieuse a déjà traversé des crises considérables, la situation contemporaine n'est pas une nouveauté, ce qui est neuf cependant est le fait que le système organisationnel des religions n'est plus indispensable au fonctionnement de la société. Alors, il n'est pas interdit de penser que dans sa grande sagesse, Jésus avait déjà anticipé que la querelle religieuse serait l'une des plus dévastatrices du monde. Peut-être même qu'il le regrettait amèrement car à aucun moment dans le texte l'idée apparaît que la situation lui convient. Il dit simplement que devant la décision de la foi les tergiversations sont inopérantes, soit la personne entre dans une relation d'intimité avec Dieu, soit elle reste extérieure à toute proximité avec Celui qui était, qui est, et qui vient.

Aussi curieux que cela puisse paraître, la croyance religieuse ne requiert pas nécessairement la fréquentation de l'intimité de Dieu à travers les textes sacrés ou la prière. Les sentiments d'appartenance et les traditions plus ou moins séculaires peuvent suffire pour ancrer un sentiment d'appartenance à une célébration culturelle d'un dieu transformé en statue de sel figée pour toute éternité. Une divinité peut parfaitement être prisonnière d'un passé nostalgique que les fidèles actifs cherchent à perpétuer dans le temps présent et projeter dans un avenir qu'ils espèrent immobile. Ainsi la violence religieuse peut parfaitement s'expliquer par un refus du temps présent et s'inspirer d'un dieu fantasmé.

Violence de Dieu ? Violence des hommes ? L'appel insistant et régulier à la paix semble vouloir se fracasser irrémédiablement sur la douleur et la souffrance. Les religions et les cultes sont tour à tour victimes et auteurs de ces violences. Aucune institution n'échappe à cette réalité, pas même les mouvements spirituels.

Que voulait dire Jésus en transmettant cet enseignement à ses disciples ? Acceptons le risque de laisser la question ouverte et par conséquent reconnaissons que nos interprétations, nos discours et nos théologies se heurtent à des réalités que nous ne pouvons pas parfaitement comprendre. Laissons Dieu être Dieu, cherchons à le comprendre, à le suivre et assumons notre humanité en travaillant au service de notre prochain avec le plus de sincérité possible.

Notre Dieu, nous te rendons grâce de continuer à nous instruire malgré nos compréhensions limitées et accueille notre foi avec bonté. Amen.

Pasteur Pascal TRUNCK, TNM le 03/10/21